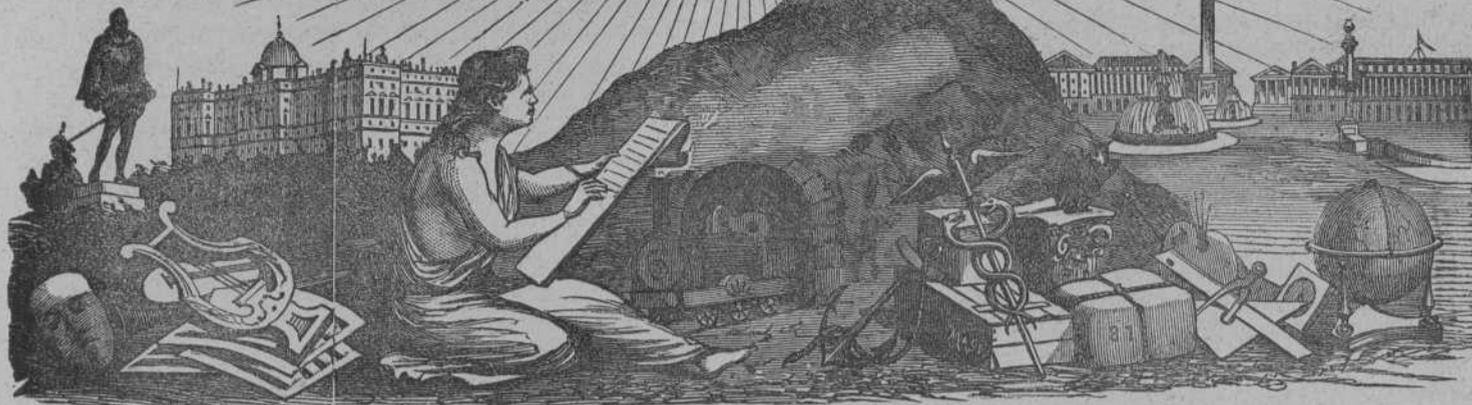


LE GAZETIN DE MADRID



II ANNÉE REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE NUM VI

PRIX DE LA SOUSCRIPTION.
Madrid et provinces — Un an..... 10 francs.
 — Six mois... 5 fr. 50 c.
 — Trois mois. 3 francs.
On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

BUREAUX : CABEZA , 9 , MADRID.
Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.
Annonces à prix modéré et conventionnel.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION.
France et Portugal:— Un an..... 12 francs.
 — Six mois... 7 francs.
 — Trois mois. 4 francs.
Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

9 FÉVRIER de 1880. — Deuxième SEMAINE.

CORRESPONDANCE.

Bayonne le 6 février 1880.

A Monsieur le Directeur de la REVUE INTERNATIONALE.

Mon cher directeur et ami,

Les nombreuses marques de sympathie que les représentants de la presse-Française ont daigné m'envoyer dès qu'ils ont connu mon projet de collaborer au GAZETIN DE MADRID, s'adressant autant à votre estimable journal qu'à votre serviteur, permettez que j'use de votre hospitalité pour leur adresser l'expression de ma vive gratitude et l'assurance de nos sentiments de bonne confraternité avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre bien dévoué

E. SUDOUR DE ARRUGAETA.

Ce journal, quoique espagnol, adopte, pour être à la portée de tout le monde, la langue internationale et presque universelle.

Nous publions:

Tout ce qui tend à resserrer les liens fraternels.

Les faits de l'Espagne de nos jours: sa littérature, ses sciences, ses arts, son mouvement commercial.

Les découvertes et les progrès chez nous et ailleurs.

Bibliographies et monographies.

Romans et voyages.

Nous ferons connaître, dans notre prochain numéro, quelques paragraphes des lettres que nous venons de recevoir de nos correspondants à l'étranger et dont nous ne pourrions aujourd'hui rendre compte sans les priver d'une grande partie de la lecture ordinaire.

ÉCHOS D'ESPAGNE

Madrid s'amuse.

C'est le temps des épanchements de la jeunesse, le temps des soirées, des bals et des concerts, la saison dans laquelle le luxe et l'opulence des palais brillent encore plus que d'ordinaire.

Si nous avions à tâche de présenter à nos lecteurs et à nos lectrices un compte-rendu minutieux des réceptions du grand monde, nous n'en finirions pas. Mais heureusement les grands journaux de la politique, même les plus ardents propagandistes de la démocratie, ont déjà publié les plus charmants détails, et notre tâche de simple chroniqueur n'en sera que plus facile. Nous savons donc bien gré de ses manières à cette élégante démocratie espagnole, qui n'a certainement rien de farouche, qui s'habille parfois avec *chic*, et, gantée, aime aussi à se couvoyer, avec la plus haute aristocratie. Elle se croit toujours heureuse cette démocratie de danser le cotillon, bien entendu, après avoir fait sa visite journalière à l'atelier dont elle est le défenseur.

Mais... *chut!* Voyons ce que nous avons à dire.

Les salons de l'opulent banquier, le marquis de Vinent et le magnifique palais de Cervellon ont été cette semaine le rendez-vous de tous les noms les plus célèbres du moyen-âge, de tous les noms les plus distingués et honorables de nos temps.

Nous n'avons pas appris par cœur, comme *El Imparcial*, le menu du souper du marquis de Vinent; nous ne nous

souvenons pas, non, de tous les détails de la toilette des grandes dames au bal de la duchesse de Fernan-Nuñez, mais nous savons bien que le goût le plus délicat, le ton le plus aristocratique, et tout le luxe exquis y régnèrent. Nous ne nous souvenons pas de tous les noms: il suffit de savoir que l'élite de la société de Madrid, l'aristocratie du sang, l'aristocratie de la banque, et l'aristocratie littéraire et artistique, puisque les arts et les lettres ont aussi leur aristocratie, s'y étaient donné rendez-vous.

Rien de plus éloquent que ces grandes réceptions modernes où l'opulent magnat fait part de ses plaisirs à l'artiste et donne la main à l'humble jeune homme consacré aux lettres.

Mais nous ne voulons pas philosopher aujourd'hui.

Son Altesse la princesse des Asturies honora le bal du banquier marquis de Vinent. LL. MM. le roi et la reine, la princesse et les infantes honorèrent celui du comte de Cervellon, duc de Fernan-Nuñez. Le roi dansa le rigodon d'honneur avec la duchesse de Fernan-Nuñez, la reine avec le duc, la princesse avec le marquis d'Orovio, l'infante Pilar avec le marquis de Mina et l'infante Eulalia avec l'ambassadeur d'Allemagne.

Que pourrions-nous dire des riches bijoux de la reine, de la précieuse toilette de la princesse, des belles fleurs dont les infantes étaient ornées, du diadème ducal de mesdames de Fernan-Nuñez, d'Osuna et de la Torre, des colliers de la marquise de Alcañices et de la comtesse de Guaqui, des diamants, de la soie, des élégantes parures des marquises de Hoyos, de Bendaña, de Javalquinto, de Ferraz, de Molins, de Viana y Bogaraya, de madame Bahuer, etc., etc.? Mais les diamants à facettes, les perles, les saphirs brillent à la lueur des lustres comme les petites étoiles du firmament; et cependant ces pierres précieuses sont toujours éclipsées par deux plus brillants soleils, les yeux toujours ardents et magiques de ces séduisantes dames qui les portent.

Que pourrions-nous dire des banquets délicats, des singuliers éventails, des jouets rares, des féeries, des caprices, du joyeux cotillon qui fit passer de si délicieux moments chez le marquis de Vinent? Que pourrions-nous dire des cabinets, des salons et de la serre du palais Fernan-Nuñez? Nous n'oublions pas l'écusson d'armoirie, au cabinet, avec sa cuirasse bronzée, une grande fleur, symbole de la végétation américaine, et le fer d'une vieille épée qui brilla dans les combats des plus beaux jours de l'Espagne. Nous n'oublions pas la richesse du salon Louis XV, avec ses dorures, ses grands miroirs, ses fleurs, qui nous rappelaient la cour de Versailles, le cardinal Richelieu, l'esprit galant et l'opulence éblouissante du XVIII^e siècle.

En faire une description serait presque impossible, et nous devons y renoncer.

Nous devrions aussi dire un mot de la réception de madame l'archiduchesse Raniero, à l'ambassade d'Autriche.

L'archiduchesse a voulu faire ses adieux à l'Espagne d'une manière splendide.

Les soirées du grand monde ne sont pas encore terminées. Nous aurons encore à en dire quelque chose d'agréable.

La Société des *Quartetos* a réuni, dans sa dernière séance au salon de l'École Nationale de Musique, un public

aussi nombreux que choisi et tous les amateurs de la *musica di camera*.

Monasterio et Guelbenzu, Mirecki et Perez, Lestan et Lanuza, firent des prodiges, et les applaudissements d'enthousiasme retentirent aux doux échos qui interprétaient d'une manière admirable les ravissantes inspirations de Beethoven, de Haydn et de Mozart.

Disons encore que le grand concert du théâtre de la Comédie, au bénéfice de Mozun Estéfani, ce jeune homme consacré à l'art et devenu aveugle, ce jeune homme aux grandes espérances, frappé soudainement d'une maladie terrible, a mérité l'attention des personnes toujours prêtes à donner leur concours aux œuvres philanthropiques.

Après les amusements et les fêtes, viennent les conférences et les sociétés scientifiques et littéraires.

Les conférences abondent; les conférenciers sont nombreux et éloquents. La tribune est la grande manie de l'époque, manie qui peut être toujours profitable, si elle parvient à prendre un caractère tout-à-fait pratique. La tribune, considérée seulement comme une école d'éloquence, serait toujours quelque chose, mais ce n'est pas assez. Ce n'est pas assez de parler; il faut pouvoir agir. La tâche du tribun est la tâche du journaliste. Le tribun fait un beau discours, le journaliste écrit un bel article; mais si le discours et l'article ne sont applaudis que par ceux qui pensent et agissent comme l'orateur et comme l'écrivain, le temps est perdu.

Les hermites qui prêchent les croisades sont nombreux, mais le phénomène de voir l'Europe soulevée en masse, pour se précipiter sur l'Asie, n'est pas encore connu de nos jours.

Nous croyons que le *fait* est toujours plus éloquent que la *parole*. Voulons-nous une réforme dans l'agriculture, par exemple? Montrons dans notre campagne l'erreur de la routine, et nos laboureurs profiteront de l'exemple du bon résultat. Un fait bien démontré au public vaudra toujours trente articles et quarante discours.

Nous ne blâmons pas les conférences; tout le contraire. Le conférencier peut être très habile, il pourra peut-être faire une grande description anatomique, mais, sans le cadavre à sa disposition, nous ne savons pas qu'il puisse enseigner à bien manier le scalpel.

Mais nous venons excéder sans le vouloir.

Le professeur distingué Prieto et Prieto fit sa conférence, au *Círculo de la Unión Mercantil*, sur l'«Hygiène de Madrid», remonta aux siècles XIII et XIV, afin de comparer les données de la statistique sur le climat de Madrid, étudia les réformes de la ville, ses progrès, sa population, ses maisons, ses nouveaux faubourgs, et en conclut, que le bon sens conseille une inspection salubre sur les aliments avérés et une grande plantation d'arbres au moins de quatre millions, répandus dans les campagnes de toute la province.

Le jeune orateur Benloch a expliqué, au *Fomento de las Artes*, le «Principe de l'égalité dans nos sociétés modernes.» La lucidité de son discours, ses idées, parfois pleines de nouveauté et même hardies, méritèrent les applaudissements du public.

Une autre société, la *Sociedad Económica*, nous a encore donné une nouvelle conférence. «Ce que l'ouvrier est;

ce qu'il doit être fut le thème de l'orateur Mr. Rebolledo. Un auditoire nombreux écouta attentivement et avec des marques d'approbation ce nouveau discours.

L'*Ateneo de Madrid* a consacré une séance à la littérature de nos Antilles. Un poète de Cuba, Armas et Céspedes, prononça un discours et lut plusieurs poésies de mérite.

Le professeur Vilanova a présenté un compte-rendu des travaux du Congrès scientifique de Berne, à la *Sociedad Geográfica*.

La *Sociedad protectora de los animales*, à Madrid, fait tous ses efforts pour provoquer l'extension de ses vues, dignes certainement de louange.

Un article récemment publié dans le journal de la Société a pour titre: «Nous ne voulons plus le combat du taureau».

Les efforts de la Société protectrice obtiennent certainement un succès remarquable. Son influence s'étend déjà dans les provinces, même dans certaines villes où l'on pouvait moins l'espérer.

A ce sujet, les pays étrangers nous montrent le chemin. Nous venons de lire la pétition présentée au ministère de France par la *Société protectrice des animaux*, à Lyon, pour provoquer la révision de la loi spéciale, dite loi Grammont. Le conseil d'administration renouvelle directement les vœux qu'il n'a cessé de former et demande qu'en présentant un projet de loi général, on permette aux sociétés protectrices de réaliser le but qu'elles poursuivent, depuis plus d'un quart de siècle, avec des moyens insuffisants et bien arriérés.

..

L'état déplorable de notre agriculture, notre industrie qui lutte contre toute sorte d'obstacles; notre commerce arriéré, les conditions générales de l'Espagne demandent des mesures énergiques et la réforme scientifique de son budget.

Le jeune député de la Catalogne Duran et Bas, professeur à l'université de Barcelone, vient de soumettre aux Cortès un projet de loi demandant une nouvelle division territoriale qui supprime plusieurs provinces, plusieurs tribunaux, plusieurs services et même plusieurs universités.

Nous ne croyons pas que le plan financier de Duran et Bas soit jugé praticable par le ministère.

..

On ne parle plus que des comparses et des mascarades. Il y a des villes cependant où ces jours du Carnaval seront méconnus. Les habitants de Murcie les passent dans le travail des malheureux.

Les étudiants de Barcelone ont organisé des comparses pour secourir les nombreux ouvriers qui manquent aujourd'hui de travail. Les élans de la jeunesse sont toujours nobles.

A propos de Barcelone. Le théâtre Principal vient de fermer ses portes.

Arderius, l'infatigable propagateur du genre bouffe en Espagne n'a plus de chance.

L'art veut du sérieux chez nous. Le comique rejette le grotesque. La liberté, l'effronterie parfois du bouffe que

nous avons connu en Espagne, n'est pas encore heureusement dans nos mœurs.

EDISON

Nous emprunterons aujourd'hui à un organe de la plus haute compétence, la *Revue britannique*, des notices très intéressantes sur un homme dont l'invention du téléphone et les travaux sur l'éclairage électrique ont mis le nom sur toutes les bouches.

Nous avons nommé Edison.

Edison habite à Mendo-Park, à une heure de New-York. Il a l'air d'un ouvrier. Les mains sont abimées, comme les mains de tous ceux qui travaillent dans les laboratoires. Habillé de vêtements *tout faits*, genre de la Belle Jardinière, il n'a rien de remarquable dans son extérieur.

Lorsque, courbé sur son instrument de travail, il est entouré de quelques ouvriers, il est impossible de savoir quel est le chef.

Les rides profondes qui sillonnent son front pourraient peut-être le faire remarquer.

Ses cheveux noirs sont mélangés de filigranes blancs.

Edison aime à se réfugier quelques instants en lui-même avant d'entrer dans la vie de tout le monde. On dirait qu'il reconduit les idées une à une, en leur disant: A demain! Il prend lentement et dignement congé de l'inspiration créatrice. Mais, lorsqu'il a rejeté l'enveloppe du chercheur, il offre à ses visiteurs une nature joviale et avenante: il a presque les allures d'un écolier qui vient de quitter la classe!...

D'ailleurs, Edison ne cherche pas le luxe; il aime la vie de famille, et c'est auprès de sa femme, Mary Edison, qu'il passe tout le temps dérobé à la recherche de l'inconnu.

Dans son atelier, il est entouré de piles électriques, de bobines et de tous les engins nécessaires aux expériences sur l'électricité; car, comme son illustre compatriote Franklin, Edison a concentré ses facultés créatrices sur cette source de forces nouvelles: l'électricité.

Il a déjà pris trente-cinq brevets pour des appareils de télégraphie chimique et automatique, huit brevets pour des télégraphes à double, triple et quadruple transmission, trente-huit pour l'impression télégraphique et huit pour des perfectionnements à l'enregistreur ordinaire de Morse qui sert dans tous les ports télégraphiques de France.

Cet homme si ingénieux n'a suivi que pendant deux mois des cours réguliers; mais il est vrai d'ajouter qu'il a reçu sa première instruction de sa mère, professeur dans une école du Canada.

Comme la plupart de ceux qui ont parcouru une brillante carrière, Edison a eu des commencements très pénibles.

Ses parents n'ayant aucune fortune, il dut, à l'âge de douze ans, remplir les fonctions de train boy, sur le chemin de fer du Canada au Michigan central. Il vendait du tabac, des fruits, des journaux.

Pendant les heures de répit du rude travail qu'il était obligé de faire, Edison trouvait le moyen d'apprendre la typographie et d'utiliser ses connaissances nouvelles en imprimant lui-même un journal: le *Grand Trunch Herald*.

En 1862, âgé de quinze ans, il eut l'idée, pendant la guerre de Pitzburg, d'afficher dans les gares des nouvel-

les à sensation extraites de son journal, ce qui lui procura quelques ressources.

Le démon de la télégraphie le travaillait; aussi abandonna-t-il ses fonctions de journaliste commerçant pour entrer dans un bureau télégraphique à Stradfort, au Canada.

Il fut chargé, dans les premiers jours, de transmettre le même mot toutes les demi-heures; il fit alors marcher automatiquement le télégraphe. Il imitait Watt; qui, voulant s'éviter de tirer régulièrement deux ficelles manœuvrant chacune un robinet, les avait mises en action par la machine elle-même, et avait du même coup invité le parallélogramme de la machine à vapeur.

Edison inventa, toujours pour ne pas être dérangé, des récepteurs de dépêches qui faisaient la besogne pour lui, pendant qu'il travaillait à autre chose.

C'est à Mendo-Park où, ayant déjà réalisé une belle fortune, il vint s'établir, qu'il a inventé le téléphone, le phonographe, l'acrophone, le microphone, le mégaphone, la plume électrique, le burin électrique, la machine à broder, l'oiseau volant, et tant d'autres instruments qui font l'admiration des connaisseurs et des savants.

Le *Téléphone* se compose d'un fil d'une certaine nature ayant à chacune de ses extrémités un cornet acoustique en forme d'entonnoir. Tandis qu'un de ces entonnoirs sert à émettre le son, l'autre le reçoit à des distances très considérables et le transmet avec une netteté remarquable à l'oreille de l'expérimentateur.

Dans les grandes manœuvres de cette année, on a employé avec succès le téléphone, et aujourd'hui, à Paris, fonctionne une société qui exploite la correspondance téléphonique.

Le *Phonographe*. Tout le monde a entendu ce magique instrument qu'Edison fait parler et chanter dans le monde entier, et qui lui rapporte, dit-on, chaque semaine 500 dollars.

L'*Acrophone* est destiné à envoyer au loin, au milieu d'un jet de vapeur, la voix sortant d'un cornet acoustique. On pourra, au moyen de cet instrument, porter des avertissements en mer à plusieurs kilomètres et signaler les endroits dangereux pendant les grandes tempêtes qui tendent à jeter les vaisseaux sur la côte.

Le *Mégaphone* est composé de deux immenses entonnoirs qui reçoivent les sons prononcés à une distance de 5 kilomètres, mais qui transmettent malheureusement tous les bruits qui traversent l'air aux abords de l'instrument.

Le *Microphone* est un instrument qui grossit considérablement la voix, si bien que, placé dans l'oreille d'un sourd, on en a tiré ce résultat remarquable de lui faire entendre des paroles prononcées à voix basse.

D'après ces travaux et la réussite qu'ils ont eue, on est fondé à espérer beaucoup du système qu'on prête à Edison, mais qu'il ne veut pas encore divulguer, pour perfectionner l'éclairage électrique.

Tel est cet homme, ce travailleur, et telles sont ses découvertes. Il rend à la science de si grands services que l'on ne saurait hésiter à lui promettre, dans l'avenir, un nom aussi éclatant que celui de son illustre prédécesseur et compatriote: Francklin.

SECTION AGRICOLE ET COMMERCIALE

Les marchés étrangers n'ont pas donné des changements remarquables, pendant ces derniers jours, sur les céréales dont le prix doit être connu de nos producteurs. Voir notre dernière revue à laquelle nous ne pourrions ajouter que les petites fluctuations provoquées par la spéculation locale.

Les marchands de soie et les fabricants de soie de Lyon, réunis en assemblée générale, demandent:

- 1.° Que le gouvernement s'efforce de faire prévaloir, d'une manière générale, les principes de la liberté commerciale;
- 2.° Que les Chambres consacrent ces principes par les lois de douane qu'elles vont être appelées à élaborer;
- 3.° Que les fils de coton, laine, schappe, fantaisie, lin, etc., soient dégrevés des droits qu'ils payent actuellement à leur entrée en France;
- 4.° Que les soies ouvrées, les soies gréges et les cocons étrangers continuent à entrer en France en toute franchise.

M. Péchenart, pépinériste à Reithel, dit que les pommes de terre gelées peuvent être utilisées ainsi: on les fait dégeler *douce-ment* dans une cave ou dans un cellier que la gelée n'atteint pas, en ayant soin de ne pas les disposer en tas; dès qu'elles sont dégelées, on les fait cuire, sans eau, au four ou sous la cendre.

En tâtant les pommes de terre gelées, leur mollesse peut faire croire qu'elles ne contiennent que de l'eau; mais si on les fait cuire avant le dégel, cette eau s'évapore et la pulpe en est très savoureuse.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER.

C'était joli à voir, mais c'est si difficile à raconter!

Nous sortons de l'hôtel Continental. L'éblouissement nous poursuit..., le courage nous manque pour tracer un tableau à la plume du superbe spectacle auquel nous venons d'assister.

La grande fête de bienfaisance, le concert et le bal donnés sous le haut patronage de S. M. la Reine Isabelle II d'Espagne, au profit des pauvres de Paris et des inondés de Murcie, a dépassé toutes les prévisions.

Malgré le froid persistant qui règne toujours, les vastes salons de l'hôtel Continental pouvaient à peine contenir les personnes désireuses d'assister à cette fête si impatiemment attendue.

De riches tentures, de superbes vases, garnissaient les escaliers et les salons de l'hôtel. Les commissaires appartenant à la plus haute société, faisaient les honneurs du local avec la plus charmante amabilité.

Le coup d'œil était ravissant. De fraîches et d'élégantes toilettes s'épalaient de toutes parts. Jeunes filles et belles femmes aux lèvres souriantes formaient la patrie la plus nombreuse — et la plus admirée — de l'assistance.

La liste complète des noms connus serait interminable. Citons au hasard: Mmes. la Princesse de Bourbon; Marchales: de Mac-Mahon, Canrobert; Marquises: d'Alto-Villa, de Campo-Sagrado, de Guadalmina, d'Herbay, de



Saint-Denys, de las Marismas, de San Carlos del Pedroso, de Villafuerte; la Générale de Nazare-Aga; S. A. R. la Duchesse de Sessa; Comtesses de Bañuelos, de Cartagena, de Fernandina, de Urribarren; Baronnes: de Beyens, de Haber, de Weisweiler; Vicomtesse Aguado, Mme. d'Arellano, Brochetou, de Ibañez, Mackay, de Sikles.

Le concert, organisé par le pianiste Edmond Guion, a eu un succès éclatant.

Les mélodies les plus douces, les pages musicales les plus difficiles, ont été merveilleusement interprétées par des artistes éminents.

Mesdames Penco, Hélena Sanz, Josephine Martin, ont recueilli des applaudissements enthousiastes.

Messieurs Sivori, Bonnehée, Givaldoni, Lamarche, Godfroid, Lalliet, Loys, Trago, et l'intelligent organisateur M. Guion, ont reçu des bravos répétés.

Très amusante la séance de la prestidigitation donnée par l'incomparable professeur Hermann.

Au moment du bal les hommes ont déposé leur gravité et le beau sexe a tresailli de joie.

(Gazette des Touristes).

M. André Manier poursuit, avec une patriotique persévérance, la réalisation de son grand canal maritime de jonction de l'Océan à la mer Méditerranée, dans le triple but de continuer le canal de Suez à travers le midi de la France.

D'unir par une grande voie maritime intérieure les flottes de la Manche et de la Méditerranée.

De prévenir autant que possible les inondations.

Il circule en ce moment dans le Midi une pétition adressée au Sénat et à la Chambre des députés pour demander au gouvernement de prendre toutes les mesures nécessaires pour prévenir une nouvelle inondation menaçante au moment de la fonte des neiges.

Les promoteurs d'une Compagnie ayant pour but d'ouvrir l'Afrique centrale au commerce et à la civilisation font appel aux amis de la science et du progrès.

De grands avantages sont accordés aux émigrants et au capital; le bénéfice des expéditions est tel qu'il permet aux souscripteurs de s'assurer en peu d'années une véritable fortune avec un petit capital garanti contre tout risque.

Larges avantages aux émigrants.

Ecrire à M. le Directeur général de la *Compagnie Anglo-Franco-Danoise*, au siège social à COPENHAGUE (Danemark).

Un savant parfumeur, le docteur W. Sampson, a fait, ces jours-ci, une conférence assez curieuse: «De l'influence des parfums sur l'éducation et le caractère des femmes;»

Ce docteur — qui doit être Américain — a fait depuis vingt ans de nombreuses expériences sur plus de deux cents jeunes filles. Il ressort de son système que tel ou tel parfum provoque telle ou telle modification dynamique ou statique, non-seulement sur le sens mais encore sur le moral de ce sexe.

Un traitement par le «musc» développe chez la femme l'amabilité et la sensualité.

Les jeunes filles soumises à l'influence de la «rose» deviennent effrontées, hautaines, querelleuses, avares.

Le «géranium» provoque la hardiesse dans le caractère et l'orgueil louable.

La «violette» prédispose à la piété et à la dévotion.

Le «benjoin» porte à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance.

La «menthe» développe la ruse et les instincts commerciaux.

Le «vétiver» et la «verveine» donnent le goût des beaux-arts.

L'«ambre» et le «sulkamera» allument l'inspiration.

Le «patchouli» rend hystérique.

Le «camphre» abrutit.

Le «cuir de Russie» cause l'indolence.

L'«oppoponax» prédispose à la folie.

Et enfin l'«Ihlang-Ihlang», tant à la mode aujourd'hui, est, au dire du docteur, le parfum le plus dangereux.

Il est fâcheux que le conférencier ne nous ait pas fait part de ses observations sur les hommes. C'eût été complet.

Il paraît que cette fois encore on s'est trop hâté de se réjouir de l'apparition des Mémoires de Talleyrand.

Renseignements pris à la meilleure source—chez M. Andral, dépositaire du manuscrit,—cette publication, si impatiemment attendue, ne peut pas avoir lieu avant le mois de juillet 1888.

Une disposition testamentaire de Talleyrand a interdit de la façon la plus rigoureuse qu'une seule ligne de ses mémoires fût publiée avant le cinquantenaire de sa mort.

Beaucoup de personnes, reporters, éditeurs ou simples curieux, ont essayé, mais vainement, de tenter les scrupules du dépositaire.

Le sixième concours de la Société hippique française à Bordeaux doit très-prochainement avoir lieu, et déjà l'on s'occupe d'apporter les matériaux nécessaires à dresser les écuries sur la place des Quinconces.

Les concours aura lieu du 14 au 22 février 1880.

Le programme, pour cette année, comprend 175 prix et 37.808 fr.

Il y aura des Classes de Chevaux attelés en paires et seuls, des chevaux de selle, des Prix spéciaux, Courses au trot pour poulains entiers, hongres et pouliches de trois ans, nés dans la circonscription, et des courses au trot monté pour chevaux entiers, hongres et juments de 3 ans et au-dessus, nés également dans la circonscription du Concours; enfin des courses d'obstacles pour chevaux du Concours, chevaux d'armes et chevaux de toutes nationalités.

VARIÉTÉS

UN VOYAGE A L'ALHAMBRA.

(SUITE.)

Quatrième lettre.

L'âme humaine, lien qui unit Dieu à son œuvre, miroir magique où les merveilles de la création se réfléchissent, présente trois aspects à notre étude.

1.º La raison humaine, par un acte purement *subjectif* s'étudie elle-même, ou étudie l'univers réfléchi dans l'intelligence, écartant l'objet pour en étudier l'idée. *Rationalisme*.

2.º La raison plonge dans la méditation de l'être absolu, cause efficiente de la création, providence qui préside au développement harmonique du monde. *Mysticisme*.

3.º La raison étudie, par un acte purement *objectif*, les forces de l'épanchement de la nature, prend le principe de la vie comme le ressort éternel du monde, et, ravie en extase en présence de la beauté de l'œuvre, oublie le Créateur et la grandeur de l'âme capable de sentir ces merveilles. *Sensualisme*.

Voilà, mon ami, comment je comprends, sans prétendre au nom de philosophe, l'origine de ces trois principaux systèmes.

Je tâcherai de te présenter maintenant les liaisons qui existent entre ces trois grandes méthodes de la recherche du vrai et les trois principaux genres d'architecture.

Un mot encore.

Je crois toujours que l'architecture est l'art de représenter un grand sentiment. Mais, cependant, elle emprunte à la nature le type qui est plus en harmonie avec l'idée qu'elle veut réaliser.

Je ne te parlerai pas des anciens temps où l'architecture, dans sa période du hiéroglyphe, aida la tradition à transmettre les glorieux souvenirs de l'humanité dans son enfance. L'homme avait trouvé dans l'écriture le moyen de fixer l'idée qui s'évapore, et l'art de la construction ne servit alors qu'à fixer les grands sentiments qui affectèrent l'humanité.

L'architecture, étant la réalisation plastique, la réalisation primitive et grandiose du beau, est donc aussi le sentiment capital d'une époque. Et remarque bien, mon ami, que j'ai dit le *sentiment* et non pas l'*idée*, parce que je crois que, seulement quand un ordre d'idées parvient à se généraliser et à former un grand sentiment, les beaux-arts se prêtent à sa réalisation esthétique.

Les grandes modifications sociales créent d'ordinaire les nouveaux genres d'architecture.

En partant de l'architecture symbolique des civilisations de l'Inde et de l'Égypte, dont les pagodes cavernueuses révèlent parfaitement le pouvoir du sacerdoce si haut placé chez ces peuples primitifs, l'art de construire ne vient à former un système qu'après que l'ordre social est déchu et que la Grèce proclame la liberté politique.

Voilà donc la brillante génération de l'architecture grecque. Ce genre naquit au moment même de l'émancipation de l'homme.

Sous le beau ciel de la Grèce, grâce à l'heureuse disposition de ce peuple toujours plein du sentiment de la beauté, l'architecture acquit toute l'élégance des formes que nous admirons encore dans les ruines dont le sol est couvert.

Et le sentiment esthétique s'était si profondément enraciné dans la race hélénique que nous voyons naître une forme spéciale du même genre d'architecture dans chaque contrée de la péninsule. Ces différentes formes ont pris le nom d'*ordres*. Voilà d'où nous viennent les noms d'ordre *ionique*, d'ordre *dorique*, d'ordre *corinthien*.

Rome y ajouta le *toscan*, d'une origine étrusque, et le *composite*, une simple combinaison des ordres de la Grèce.

Il est maintenant facile de voir que le type du genre gréco-romain est une cabane. Une cabane produisit l'idée de l'ensemble, et les formes humaines en donnèrent les détails. Et l'étude des formes humaines y fut si remarquable que le buste d'une femme artistiquement drappée vint remplacer plus tard l'élégante colonne. C'est ce que nous appelons des *cariatides*.

Dans ce genre, l'harmonie de l'ensemble, la sévérité des règles et la beauté symétrique y dominant. Son effet agit sur la raison par la proportion des parties et la régularité des lignes.

Le genre greco-romain est donc la manifestation plastique du *Rationalisme*: c'est l'architecture de la raison.

Le germe du *gothique* gisait, en embryon et dans l'incohérence, sur les monuments de l'Asie. Il fallait que le spiritualisme de la religion chrétienne s'emparât de ses éléments pour développer un genre capable d'être le parfait symbole du nouveau dogme.

Quand le sentiment religieux lança l'Europe, au moyen-âge, vers les saintes contrées de la Palestine, la société chrétienne ardemment animée d'un sentiment divin, ne pouvait traduire sa mysticité expansive, son idéalité grandiose par un genre d'architecture tel que le gréco-romain, plein de règles, plein de raison.

La société chrétienne créa le gothique.

Je ne veux pas nier à l'Orient les éléments de ce style, mais la chrétienté avait besoin d'un nouvel alphabet pour remplir le monde de ses hymnes de l'enthousiasme, de ses hymnes de *Pierre* dont nos temples sont le plus parfait des symboles.

La religion se montra alors sous le point de vue de la philosophie et de l'esthétique.

Le style gothique fut l'emblème de la *Mysticité*.

Ce genre est d'une idéalité parfaite, d'une aspiration constante. Ses éléments géométriques sont le triangle sur la surface, l'élévation sur l'étendue, et le nombre impair qui représente la même idée.

L'inspiration de ce genre dut naître en face de la plus pittoresque chaîne de montagnes. La silhouette de nos cathédrales a quelque chose d'analogue à ces grandes masses qui semblent faites pour escalader le ciel.

Si nous comparons les deux genres dont je viens de faire l'analyse, et si nous regardons leurs profils sur l'horizon, qui ne dira qu'un monument gréco-romain est assis et tranquille, et qu'un monument gothique tâche de s'élever dans les airs?

(La suite au prochain numéro.)

LA FAMILLE BRETONNE

(SUITE).

«Qu'as-tu donc, Jean Kernoc? demanda le fermier à celui qui s'était dispensé de répondre.

—Je n'ai rien, maître, répondit sans lever les yeux celui qui était ainsi interpellé. Seulement il me semblait que, dans cette

saison nous n'avions pas besoin de refort. Mais, puisque ce n'est pas votre idée...

—Je te reconnais là, jaloux. Sois tranquille, l'ouvrage ne te manquera pas, et nous avons plus de blé en grange que nous n'en pourrions battre d'ici aux semailles de mars.»

Jean Kernoc ne répliqua pas; mais il était évident que l'assurance que lui donnait le maître ne suffisait pas à le satisfaire, et que le nouveau venu n'aurait pas ses sympathies.

Ce premier jour se passa bien; Henri pansa les chevaux sans trop de maladresse; il s'essaya avec le même succès à manier le fléau, le van, le crible; Yvonne lui enseigna à battre le beurre, et l'initia au grand art de la préparation des fromages.

Cette première leçon de la charmante jeune fille au jeune gentilhomme ne s'acheva pas sans que le professeur et l'écuyer eussent échangé plus d'un rapide regard. Yvonne était un peu tremblante; Henri rougissait presque aussi souvent qu'elle, et ce ne fut pas sans un léger frémissement qu'à plusieurs reprises leurs mains se reconntèrent.

Vers le soir, Jean Kernoc qui avait conduit une charretée de foin à la ville, en revint rapportant une lettre qu'on lui avait remise à la poste: elle était de Frédéric, ce qui mit la joie au cœur de toute la famille.

«Mes chers et bons parents, écrivait en substance le jeune soldat républicain, je crois que mes dernières lettres et les vôtres ont été interceptées par l'ennemi: mais, ne vous alarmez pas; nous venons de froter les étrangers de si bonne manière, qu'ils n'auront pas de si tôt l'envie de se mêler de nos affaires particulières... Répondez-moi vite, je vous en prie, car je suis bien impatient d'avoir de vos nouvelles.»

«Pauvre cher enfant, dit Périne qui pleurait de joie, il faut lui répondre aujourd'hui même.

—Oui, ajouta le père, nous allons lui répondre en famille.

—Ce qui veut dire, pensa Jean Kernoc, que nous sommes de trop; mais je parierai bien que le mirliflor restera, lui! et que Yvonne n'en sera pas fâchée.»

Il pensa cela sans oser le dire; mais, par un observateur, il eût été facile de lire sur ses traits que la haine fermentait dans son cœur. Il se retira pourtant en même temps que tous les autres serviteurs; Henri allait en faire autant; un coup d'œil de Kérouët le retint.

Yvonne va répondre à son frère, lui dit le fermier quand tous les autres serviteurs furent sortis; elle est notre secrétaire à tous, et je serais aise de vous faire voir comment elle s'acquitte de ses fonctions.

Yvonne baissa les yeux, et, pour qu'on n'aperçût pas la subite rougeur qui couvrit son visage, elle se leva vivement pour aller prendre encre, plume et papier; puis elle revint à la grande table, se mit à l'œuvre, et, bien qu'elle fut un peu tremblante, elle fit courir rapidement sa plume sur le papier.

«Voilà tout, dit-elle en s'arrêtant vers le milieu de la troisième page, je crois n'avoir rien oublié.

—Pardon, mademoiselle, dit Henri d'une voix mal assurée, serait-il indiscret de vous prier d'ajouter quelques mots, pour faire savoir à votre frère qu'un étranger, se trouvant aujourd'hui dans votre famille, l'aime sans le connaître, fait pour lui les vœux les plus sincères et lui serre fraternellement la main?»

Yvonne écrivit de nouveau; mais, arrivée au mot *fraternellement*, elle s'arrêta, et la plume faillit tomber de ses doigts.

«Qu'as-tu donc, fille? dit Kérouët qui s'aperçut de cette hésitation, est-ce que la fraternité n'est pas maintenant à l'ordre du jour? Elle y est si bien, qu'il serait peut-être imprudent de s'exprimer autrement.»

La jeune fille n'hésita plus; elle écrivit. Lorsqu'elle releva la tête, ses beaux yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, et la bonne Périne, qui avait tout observé et qui s'y connaissait, se dit en étouffant un soupir: «Ils s'aiment!»

(La suite au prochain numéro)

FAITS DIVERS

Nos remerciements les plus sincères à M. le Prof. F. A. Bonalumi, attaché à la *Ragioneria Generale di Stato-Roma*, pour ses bienveillantes sympathies.

M. Bonalumi est le rédacteur de *L'Amministrazione Italiana* et du journal parisien hebdomadaire *Le Comptable*, où il développe la nouvelle science des comptes appliquée à la comptabilité générale de l'Etat, en Italie, c'est-à-dire la *Logismographie* honorée de la médaille d'or, grand prix, à la dernière Exposition Universelle de Paris.

Comme le gouvernement espagnol vient de décréter l'enseignement pour l'introduire dans notre administration militaire, nous serons très heureux de donner à nos lecteurs les renseignements nécessaires que nous devons à la plume savante de M. Bonalumi.

* *

Nous extrayons d'une correspondance de Rome que nous venons de recevoir:

Il n'est pas nécessaire de rappeler l'homme, qui par sa courageuse initiative honore son pays, et que même les journaux anglais citent comme un prodige d'activité: je veux parler de M. le Chevalier Cirio.

Il y a dix ans l'exportation des œufs, des légumes et des fruits d'Italie pour l'étranger s'élevait à peine à 2 millions de francs; aujourd'hui, grâce à l'activité et au courage de M. Cirio, l'Italie exporte pour trente-cinq (35) millions de francs de ces produits.

Ce miracle, dont j'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir, est fondé sur une puissante organisation préparée avec intelligence sur toute les places de l'Europe, et sur les facilités accordées pour ces transports par les chemins de fer nationaux et étrangers.

Les envieux ont crié au «privilege» sans tenir compte que M. Cirio, pour obtenir ces conditions, a dû prendre l'engagement d'expédier 3.000 wagons au minimum par an et d'en payer quand même le montant; et qu'en outre il lui est défendu d'utiliser ses wagons pour le compte d'autres négociants, sous peine d'une forte amende.

* *

Des calculs de l'«Economiste français», il résulterait que la dette française dépasserait 26 milliards de francs en capital.

Répartie sur les 37 millions de Français, cette dette, représente 700 francs par tête de citoyen ou 2.800 fr. par famille, en capital, et en intérêts annuels, 34 fr. environ par tête et 136 fr. par famille de quatre personnes.

ANNONCES ET AVIS DIVERS

PLUS D'EXPLOSIONS

avec la nouvelle lampe française brûlant sans odeur l'essence minée ou le pétrole. Seul dépôt 68, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

HOTEL DE CASTILLE ET LUXEMBOURG.

TENU PAR M. PARERA. — MARSEILLE
120 chambres depuis 3 francs.
Angle-rues Saint Ferreol et Jeune Anacharsis.

LENTILLE

soupe à la lentille, biscuits, puddings et omelettes à la lentille. Propriétaires de cette délicieuse composition: James et C., 21, Cardington-st, Hampstead nd. N. W.

GRAN HOTEL
DE ESPAÑA Y AMÉRICA
ESPECIALIDAD PARA FAMILIAS
Y ECONOMICO
56, RUE LAFAYETTE, 56
PARIS

MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875

RIKKERS CONSTRUCTEUR A SAINT DENIS (SEINE)

11, RUE PETIT, 11,

MACHINES A VAPEUR PORTATIVES
DE 1 A 20 CHEVAUX

MONTES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

MACHINES COMPLETEMENT ENVELOPÉES ET ABSOLUMENT INDÉPENDANTES
DE LA CHAUDIERE

Ces machines d'une grande régularité de marche, d'une stabilité absolue, occupent l'emplacement le plus restreint. Conduite facile. Elles arrivent toutes montées et prêtes à fonctionner, garanties de tout vice de construction et essayées avant livraison.

OS LUSIADAS DE LOUIS DE CAMOENS

LES PORTUGAIS

TEXTE PORTUGAIS AVEC LA TRADUCTION ESPAGNOLE EN REGARD
ET LES COMMENTAIRES

Belle édition in folio, avec portrait: 8 francs

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATION DU GAZETIN DE MADRID

MAGNIFIQUE GALERIE DE GRAVURES

LA PREMIERE DE L'ESPAGNE

CONTENANT PLUS DE 3.500 PORTRAITS DE TOUS LES PERSONNAGES CELEBRES.

IL Y A PLUSIEURS COLLECTIONS COMPLETES. EN VOICI LE DETAIL:

Les Rois d'Espagne, depuis Aतालpe jusqu'à Charles II. Edition très rare, publiée à Bruxelles.

Les Rois Bourbons, depuis Philippe V, jusqu'à Alphonse XII.

Les personnages de la Révolution française, depuis Mirabeau, Philippe d'Orléans (Egalité), copies des tableaux de la galerie de Versailles.

Les peintres, les sculpteurs et les architectes les plus notables de l'Europe, depuis le siècle XII jusqu'au siècle XVIII.

Les grands personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX et de Charles VIII de France.

Les Apôtres, selon les grands tableaux du musée de Florence.

Les Papes depuis Saint, Pierre jusqu'à Pie IX. Exemplaire très rare.

Les Empereurs de Rome au nombre de 165, depuis Jules César jusqu'à Joseph II.

Les rois d'Italie sous le joug des barbares, depuis Alaric, roi des visigoths jusqu'à Rotaris, VII^e roi des lombards.

Les Grands-Maîtres de l'ordre de Malte, depuis Fr. Gérard

Tum, le fondateur, jusqu'à Fr. Antonio Manuel Villena, et 4 portraits d'hommes célèbres dans cet ordre.

Les rois de Portugal.

Les cardinaux du sacré Collège romain, du temps d'Alexandre VII.

Les plus notables portraits de la maison de Nassau.

Collections incomplètes:

Les personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX (1498) et de Charles VIII (1493) de France. Publication du Comte de Comines.

Les rois et les princes de l'Europe.

Les seigneurs de Biscaye.

Les députés de l'Espagne à l'Assemblée Constituante de 1854.

Les espagnols militaires du siècle XIX.

Les évêques et les archevêques.

Les individus de l'Assemblée française de 1848.

Enfin un grand nombre de portraits célèbres, détachés.

S'ADRESSER POUR L'ACHAT AU BUREAU DU GAZETIN DE MADRID.